navale dans l'antiquité n'est comparable à celle de Lépante, dans laquelle les Turcs combattaient pour l'empire du monde, les chrétiens pour la défense de l'Europe. Venise célébra le triomphe de la flotte chrétienne par des réjouissances extraordinaires; la victoire de Lépante fut inscrite sur les monnaies, et le jour de la bataille mis au nombre des fêtes qu'on célébrait chaque année. En France, en Angleterre, en Espagne, chez tous les peuples du Nord, on adressa au Ciel des actions de grâces pour la victoire accordée à la valeur des soldats chrétiens. Comme le pape avait efficacement contribué au succès des armes chrétiennes, ce fut à Rome qu'on vit éclater la plus vive allégresse. Marc-Antoine Colonne, qui avait commandé les vaisseaux du pape, fut conduit en triomphe au Capitole; on suspendit dans l'église d'*Ara Cœli* les enseignes prises sur les infidèles; le pape Pie V institua une fête en l'honneur de la Vierge, par l'intercession de laquelle on croyait avoir vaincu les musulmans, et cette fête, marquée au 7 octobre, jour de la bataille, fut appelée la *fête de Notre-Dame des Victoires*.

La guerre qui se termina par la bataille de Lépante fut la dernière où se montra l'étendard de la croix. L'Europe chrétienne, après un triomphe si éclatant, déposa ses armes victorieuses, et ne profita point de la terreur qu'elle avait inspirée aux musulmans. La grande société européenne prenait alors son développement, et chaque puissance s'occupait de son agrandissement ou de sa conservation, sans songer à des guerres lointaines. D'un autre côté, les peuples se trouvaient retenus dans leurs foyers par les avantages ou les promesses d'une civilisation naissante. On venait de faire quatre grandes découvertes : l'Amérique, le passage des Indes, l'imprimerie et la poudre à canon; la guerre, les lois, les mœurs, l'industrie, tout allait changer; une révolution nouvelle se trouva tout à coup en présence de la grande révolution des croisades près de finir, et s'empara à son tour des esprits pour les diriger vers d'autres pensées et vers d'autres entreprises.

Une circonstance heureuse pour la chrétienté, c'est que dans le temps même où les croisades, qui avaient pour objet la défense de l'Europe, touchaient à leur déclin, la puissance militaire des Turcs déclinait aussi. Dans l'histoire de l'Orient au moyen âge, il est curieux de voir la plupart des dynasties musulmanes s'élevant rapidement par les armes, puis s'arrêtant tout à coup au milieu de leurs triomphes; les Ottomans semblaient avoir épuisé toutes leurs forces dans la conquête

de la Grèce. Après cette conquête, qui était comme le dernier accomplissement des menaces du prophète arabe, leurs armées cessèrent d'être invincibles, et leur décadence commença. L'islamisme, qui leur avait donné tout ce qu'il fallait pour vaincre, ne les aida point à profiter de leurs victoires. Leur empire put s'agrandir, mais non leur puissance. Dès qu'on cessa de les craindre, on n'hésita point à s'en rapprocher par les traités; tour à tour l'Europe chrétienne leva des armées contre les Ottomans, ou leur envoya des ambassadeurs. C'est ce qui arriva dans la guerre de Candie, pendant laquelle Louis XIV envoyait des secours aux Vénitiens, en même temps qu'il avait un ministre auprès de la Porte.

La conquête de Candie, quoiqu'elle leur eût coûté des efforts inouïs et la perte de plusieurs armées, ranima pour un moment l'enthousiasme belliqueux des Turcs. Tout l'empire se leva de nouveau en armes, et trois cent mille musulmans vinrent camper sous les murs de Vienne. L'Allemagne attendait dans la crainte; Sobieski accourut alors avec ses Polonais, et releva les courages abattus. Les deux armées en vinrent aux mains le 16 septembre 1683. La victoire ne resta pas longtemps indécise. « Dieu soit béni, écrivait le roi de Pologne après la bataille; Dieu a donné la victoire à notre nation; il lui a donné un triomphe tel, que les siècles passés n'en virent jamais de semblable. » Le lendemain du combat, le clergé chanta le *Te Deum* dans les églises de Vienne, que le grand vizir avait juré de changer en mosquées. Le grand étendard des musulmans fut envoyé au souverain pontife, et Sobieski adressa au roi de France le *rapport de la bataille gagnée et du salut de la chrétienté*. Dans le même temps les Polonais battaient les Turcs sur la rive du Pruth; une flotte arborait l'étendard du pape et de Venise dans les villes de Modon, de Coron, de Navarin, de Patras, de Corinthe et d'Athènes. Les armées ottomanes furent partout vaincues et dispersées. Deux vizirs, un grand nombre de pachas payèrent de leur tête les défaites de l'islamisme. Mahomet IV, accusé par le peuple et par les ulémas, fut précipité du trône au bruit de ces désastres, qu'on attribuait à la colère du Ciel, et qui portèrent le désordre et le trouble dans tout l'empire. A cette époque, le traité de Carlowitz atteste les pertes qu'avait faites la nation turque et l'incontestable supériorité des chrétiens.

L'histoire a deux choses à faire remarquer dans ce traité de Carlowitz : la Hongrie, qui pendant deux siècles avait résisté à toutes les forces de l'empire ottoman, et dont le territoire était comme les Thermopyles

de la chrétienté, affaiblie enfin par les discordes civiles, par les guerres étrangères, à la fois en butte aux empereurs d'Allemagne et aux sultans de Constantinople, perdit alors son indépendance et se trouva réunie aux possessions de la maison d'Autriche. Parmi les États et les princes qui signèrent le traité, on vit paraître les czars de la Moscovie, puissance nouvelle qu'on n'avait point aperçue jusque-là dans la lutte des chrétiens contre les infidèles, et qui devait plus tard porter les coups les plus terribles à l'empire ottoman.

Si les Turcs restèrent encore les maîtres de plusieurs pays enlevés aux chrétiens, c'est que leur empire agrandi ne donnait point d'ombrage aux souverains de l'Europe. On ne regarda plus dès lors l'empire ottoman comme une puissance qu'il fallait détruire par les armes; on se contenta de lui enlever et d'obtenir de lui les biens et les avantages qu'il avait entre les mains, et dont il ne jouissait pas. C'est une conquête dont l'industrie européenne, aidée de la diplomatie, resta exclusivement chargée. Lorsque le fameux colosse de Rhodes fut tombé, il demeura longtemps couché à terre, sans que personne pût le relever. A la fin il arriva des marchands qui se partagèrent l'airain dont le colosse était formé, et le chargèrent sur des chameaux. Telle fut la destinée de l'empire ottoman.

CHAPITRE XLI

COMMENT ON ENVISAGEAIT LES CROISADES AU XVIe ET AU XVIIe SIÈCLE
— OPINION DE BACON — MÉMOIRE DE LEIBNITZ ADRESSÉ A LOUIS XIV —
DERNIÈRE CROISADE CONTRE LES TURCS
SOUVENIRS DE JÉRUSALEM — PÈLERINAGES A LA TERRE SAINTE
(XVIIe ET XVIIIe SIÈCLE)

A l'époque de l'histoire où nous sommes arrivés, les passions qui avaient enfanté les prodiges des croisades étaient devenues des opinions spéculatives qui occupaient moins l'attention des rois et des peuples que celle des écrivains et des érudits; ainsi les guerres saintes, avec leurs causes et leurs effets, se trouvèrent livrées aux argumentations des docteurs et des philosophes. Par la raison même que les croisades étaient devenues un sujet de discussion, on peut dire qu'il ne restait plus rien de l'enthousiasme qui les avait fait naître. Quelques disciples de Luther en vinrent jusqu'à regarder les Turcs comme les auxiliaires des chrétiens réformés; ils furent conduits à cette opinion étrange par la persuasion où ils étaient que les pontifes de Rome étaient le seul mobile des guerres sacrées. Les papes cependant ne se mirent véritablement à la tête des croisades que lorsque les croisades touchaient à leur déclin. Les chefs de l'Église se montrèrent alors comme les sentinelles vigilantes de la chrétienté, comme les fidèles gardiens de l'Europe chrétienne, et leur zèle pour les guerres saintes ne fut dans les jours du péril qu'un religieux patriotisme.

Nous devons dire toutefois que de grands écrivains, et des hommes